



## Présentation générale Un recueil de culture vive : romans, sciences, histoire entière

**Nelly Carpentier  
Jacques Demorgon**

Pour « la réhabilitation de la culture des humanités... son décloisonnement et son maillage avec la culture scientifique... Faire se confronter, dialoguer, construire ensemble, de manière transdisciplinaire, les différentes expressions de la connaissance, est fondamental pour favoriser la culture de l'ouverture au détriment de celle grandissante de la fermeture. »  
Edgar Morin : *Le temps est venu de changer de civilisation* (2017 : 71-72)

*Synergies Monde Méditerranéen* « 6 » rassemble des textes qui font, chacun en lui-même et tous entre eux, un écart caractérisant profondément l'acteur humain. Cet écart est toujours entre chaque individuation imaginant s'inventer - au cœur de libres partages - et une humanisation générale dont nos sociétés ont déjà conçu les formes. Individus et sociétés, certes.

La culture ne cessant de travailler dans ce grand écart, celui-ci est aussi présent entre toutes les disciplines d'information et de communication. Les textes réunis ici se partagent entre l'univers des romans, celui des sciences humaines et se réfèrent aussi aux sciences dures. Le carrefour fondamental reliant le tout : c'est l'histoire des individus, des groupes, des sociétés.

Ici, plus spécifiquement l'histoire de la Méditerranée largement symbolique de celle de l'humanité. En plus, ce n'est pas seulement l'histoire comme discipline de la connaissance, c'est aussi l'histoire vécue gratifiante ou éprouvante, parfois à l'extrême de l'inhumain.

Le riche contenu de ce numéro pourrait paraître complexe et dispersé. Certes, il s'inscrit dans une continuité. Jacques Cortès la rappelle dans la magnifique préface ensembliste qu'il a accepté de nous donner sous l'intitulé « Antagonisme, Histoire et Politique ». Le tragique qui est au rendez-vous de l'histoire et qui défie la pensée lui fait d'abord choisir l'approche par la « métaphore vive » de la littérature.

La tragédie d'Andromaque, d'Euripide à Racine, tisse les logiques antagonistes étatiques et celles privées des personnages politiques. En mettant à l'épreuve la vérité de la condition humaine, l'art nous prémunit d'implications hâtives dans

l'histoire réelle. Jacques Cortès nous permet d'aborder alors celle-ci avec toute la prudence nécessaire. Pour une réflexion affective, cognitive, éthique exigeante au cœur des si dangereuses dérives idéologiques.

L'histoire vécue, observée, pensée, écrite n'a pas cessé d'évoluer. Elle se retrouve locale et globale, planétaire et millénaire. Au-delà de sa narration voulue rigoureuse, elle devient davantage science de ses contenus et de ses acteurs quand elle prend en compte leurs fonctionnements.

Elle devient un véritable « art de la pensée » (Boucheron, 2016). Elle intègre la culture non seulement dans ses acquis mais dans son mouvement d'émergence permanente et multiple. Même si les poétiques théâtrales, romanesques, cinématographiques, peuvent encore, heureusement, lui en remonter. Quant aux nouvelles sciences humaines (on en trouvera plusieurs au fil des articles), l'histoire désormais s'y réfère de façon étendue et profonde pour comprendre les fonctionnalités humaines interactives qui s'y trouvent à l'œuvre. Bref, c'est enfin « l'histoire entière » !

Des échos nombreux surgissent à l'improviste entre les articles. Quand Arnaud Coignet relit pour nous *Le rivage des Syrtes*, Lamia Mecheri évoque, avec Bertrand Westphal, *Le rivage des mythes. Une géocritique méditerranéenne*. Deux tiers de siècle de distance, un clin d'œil entre deux livres. D'écho en écho, c'est le choix d'une culture vive et entière : romans, sciences et histoire.

\*\*\*

Notre première rubrique « **L'individu entre l'existence et l'histoire** » est heureuse d'accueillir un quasi-dialogue entre deux Brésiliens évoquant l'exil pour le pire et pour le meilleur. **Marilia Amorim** et **José Alberto Cotta** dans « *Moi, un Autre* - notes sur la question de l'exil » nous offrent un texte complexe mais très riche. Cela se comprend dans la mesure où leur article relève d'une volonté partagée d'exploration profonde des réalités de l'exil. Exploration double et interactive, poursuivie en écho d'expériences et de réflexions de plusieurs auteurs fondamentaux.

José Alberto Cotta se réfère à l'exil concentrationnaire vécu à Auschwitz par Imre Kertész adolescent. Dans un tel exil, on est jeté hors de toute existence précédente et sous la menace d'être promis au néant. En même temps, on est exilé du présent dans lequel l'inhumanité quotidienne infligée et subie ne laisse quasiment plus de part à « l'humain ». Comment est-ce possible ? Cotta s'interroge sur une dimension ontologique de l'exil. La venue au monde se fait à partir d'un « sans-fond de l'être » mais aussi d'une évolution créatrice de la matière et des vivants. L'acteur « inhumain » ne s'est pas dégagé de ce sans-fond. Il ne sait ni

se reconnaître lui-même ni reconnaître les autres comme humains. Le tragique monstrueux, vécu par Kertész, retrouve pourtant le chemin de l'évolution créatrice grâce à l'écriture. Au-delà de la néantisation antérieure qui habite toujours Kertész au moment même où il reçoit le Nobel, il sait que seule l'écriture ne cesse de l'ouvrir à la vie telle quelle en relation à l'ambivalence humaine.

Ce chemin, Marília Amorim l'explore dans toutes ses dimensions. La première, linguistique, quand elle signale que l'enfant qui apprend la langue maternelle doit cependant s'exiler de son corps. Il y a de la souffrance comme celle qu'elle a éprouvée quand, de langue brésilienne, elle enseigne en français à l'université. Le partage d'une même langue n'empêche pas l'enseignant et l'étudiant d'aujourd'hui d'être tous deux en exil encore autrement. L'enseignant se sent isolé voire rejeté quand il use d'un discours théorique universitaire auprès de jeunes qui ne le maîtrisent pas encore vraiment. Reste que, dans un grand nombre d'autres circonstances, l'exil sous diverses formes est lieu et moment d'une stimulation favorable à la création, à l'invention, dans la mesure où l'autre est incontournable pour notre devenir identitaire du moins s'il doit rester créatif.

A propos de la créativité des auteurs en exil du cercle linguistique de Prague, M. Amorim évoque avec Galin Tihanov la formule de « théorie voyageuse ». On découvrira nombre de passionnants témoignages montrant l'exil en position de stimulateur de la créativité chez Bakhtine, Derrida, Greendlatt.

\*\*\*

**Arnaud Coignet** revient avec enthousiasme sur *Le rivage des Syrtes*. Le second roman de Julien Gracq, refusé chez Gallimard (comme Proust !) est publié, en 1951, chez José Corti. Il obtient le prix Goncourt que Gracq dédaigne. Le roman est voué aux revisites successives à long terme. Arnaud Coignet signale celle, trente-six ans après, en 1987, du géopoliticien Yves Lacoste et directeur d'*Hérodote*.

Maintenant, Arnaud Coignet reprend la plume pour son plaisir et le nôtre. La périodisation des revisites, ci-dessus évoquée, souligne que *Le rivage des Syrtes* est désormais « tel qu'en lui-même l'éternité le change ».

Par ailleurs, Coignet étire encore le temps et nous rappelle qu'en 1918, Oswald Spengler publiait déjà le *Déclin de l'Occident*. Au mitan du 20<sup>e</sup> siècle, c'est après la monstruosité des deux Guerres mondiales que surgit *Le rivage des Syrtes*.

Coignet accompagne d'abord l'interprétation géopolitique de Lacoste. Un problème crucial demeure que le roman explore aussi. Pourquoi les évolutions des sociétés et celles de leurs acteurs relèvent-elles souvent d'un diapason dont le sens nous échappe ? Peut-être une commune loi de la nature ? Naissance, *floruit*, maturité, vieillesse des personnes, des groupes, des sociétés peuvent coïncider ! Les unes comme les autres, ensemble, s'engendrent, se structurent, se solidifient, finissent aussi par se défaire. Cela transforme même les paysages marins, ou terrestres : urbains, campagnards, désertiques.

Arnaud Coignet évoque l'Europe des années trente dont la situation tendue fut intensément vécue par Gracq. Dans le roman, les noms de pays, de lieux, de villes et les paysages choisis relèvent d'évocations historiques semblablement dramatiques puis tragiques : Carthage, Naples, Venise, l'empire byzantin, l'empire moghol, la France d'avant 1940. Descriptions et allusions pourraient aussi bien faire penser à « la guerre froide », à la fin de l'Urss et même, actuellement, au « spectre de l'islamisme radical ».

Arnaud Coignet décèle encore, à la fin du roman, dans les propos de Daniello, une interférence entre l'interprétation scientifique du déclin inévitable, « l'entropie » et « le discours religieux ». Des acteurs lucides d'une civilisation vieillissante appellent eux-mêmes « la nuit, la catastrophe » mais peut-être pour la future « clarté du salut ». « Le roman dans son intemporalité » rejoint « l'universel » du destin humain dans sa condition naturelle.

Non sans interrogation ! Plus tard, dans « Un balcon en forêt », Gracq (1958) questionne l'inconscience du commun des mortels au seuil, en 1939, d'une des pires catastrophes sociétales. C'est ainsi que cet auteur et ses romans nous restent si présents. Il est vrai, c'est aussi grâce à la précision, la délicatesse, la préciosité du texte et de son style qui nous disent tout cela. Arnaud Coignet, avec raison, nous appelle de nouveau à cette vérité et à cette beauté, éternelles.

\*\*\*

En relation aux thèmes « naturels » de *Synergies Monde Méditerranéen*, **Jean-François Petit** nous présente les implications euro-méditerranéennes étendues et approfondies de Lucien Guissard, ex-critique littéraire de *La Croix* (il succède à Luc Estang) puis rédacteur en chef du journal dans la décennie 70. En 1985, l'Académie française récompense Guissard pour l'ensemble de son œuvre. Il devient en même temps membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. C'est dans la décennie 90 qu'il publie *Les promesses de la mer*. Il y montre à quel point la référence à la Méditerranée se poursuit à travers les multiples et différents flux de l'histoire.

J.-F. Petit rend d'abord compte de ce que Guissard nomme sa « migration » personnelle. Non pas celle, contrainte, d'un exode effectif au début de la Seconde Guerre mondiale. Bien plutôt celle qu'il réalise au cœur de l'*habitus* religieux alors communément partagé. Elle le conduit à une indispensable ouverture aux devenirs des mondes : social, sociétal, esthétique et littéraire. Dans ces conditions, cette « migration », pour spécifique qu'elle soit, relève d'une « anthropologie fondamentale » selon laquelle toute tradition vivante inclut la novation.

En ce sens, la Méditerranée, pour Guissard, n'est ni simple objet de l'histoire, ni simple objet politique. Certes, « la réconciliation des mémoires entre colonisateurs et colonisés n'a pas donné les fruits espérés ». Guissard, « dans le sillage de

Camus » qu'il relisait fréquemment, reste soucieux du délaissement de toutes les potentialités d'universalisation des cultures en présence. La Méditerranée persiste, insiste, subsiste comme « l'expression d'une humanité en morceaux », monstrueuse et miraculeuse. Notre cœur et notre intelligence tentent d'être à la hauteur du rassemblement des morceaux de cette histoire plurimillénaire. Ce rassemblement pensé continue de nous manquer. Il handicape profondément nos lenteurs et nos tragédies si prégnantes aujourd'hui.

J.-F. Petit évoque, avec Marguerite Yourcenar : « le labyrinthe du monde où il est si difficile de voir clair et de trouver une issue ». Il nous invite aux côtés de Lucien Guissard à cette « géophilosophie généreuse, gorgée de lumières et de paysages méditerranéens ».

Cette philosophie « n'est pas sans fondement » si l'on en juge par les « sources et matériaux à travailler, mythes et langues notamment ». Jean-François Petit conclut sur l'intention profonde de Guissard, le message de son livre : constituer « les bases » nécessaires de « l'intelligence polyglotte et traductrice ».

\*\*\*

Notre seconde rubrique « **La Méditerranée au « passé présent** » peut donner l'impression de n'accueillir que des articles consacrés à des romans. Certes, ce n'est pas faux mais entrons dans leur lecture pour découvrir le profond renouvellement de la question romanesque affrontée à l'histoire. La coupure schématique, artificielle, entre histoire des personnes et grande histoire est fondamentalement remise en cause.

\*\*\*

L'expression « nouvelle poétique de l'Histoire » que **Mounya Belhocine** choisit n'est pas une commodité de style. Elle est décisive pour comprendre l'originalité de l'écriture romanesque de Rachid Boudjedra, et pas seulement dans *Printemps*. Le terme de poétique doit être ici pris dans son double sens classique, esthétique et actif : recevoir et faire.

De son côté, l'histoire se veut science. Elle est seulement en train de le devenir. Il ne faut pas qu'elle continue, par souci de généralisation compréhensive, d'abandonner la prise en compte réfléchie, rétrospective et prospective du destin des humains. Celui-ci passe par des individus en chair et en os, des groupes fluctuants ou fanatisés, des sociétés partagées quant à leurs formes multiples d'autorité et de liberté. Dès lors, l'histoire doit s'inspirer d'une poétique romanesque, seule capable d'y restaurer le sens de la complexité relationnelle et de l'ambivalence destinale humaine.

En ce sens, poétique signifie recreation de cette réalité complexe, incertaine, mystérieuse sans laquelle les humains, au lieu de recevoir une aide de l'histoire,

sont submergés par elle. Davantage encore, poétique entraîne même l'offre d'une implication participative de chacun à l'histoire. Laissons le lecteur découvrir les profondes et fines stratégies d'écriture de Rachid Boudjedra. Mounya Belhocine en rend parfaitement compte. Précisons juste que les deux héroïnes en interaction sont en complicité avec la poétique de l'histoire et la « Poétique de la relation » du romancier du « Tout-Monde », Edouard Glissant (2007, 1990). Même projet également politique de Boudjedra et de Glissant. Comment la politique pourrait-elle être humaine sans « poétique de la relation » et sans « poétique de l'histoire » ? Destinale pour tout humain, la « nouvelle alliance » de l'histoire et du roman est en bonne voie !

\*\*\*

Souhila Ourtirane-Ramdane étudie « Histoire et culture dans *Bleu Blanc Vert* de Maïssa Bey ». Nous y retrouvons l'histoire de l'Algérie. Cela, à travers l'histoire d'Ali et de Lilas. De l'enfance à l'âge adulte, ils passent de la période de l'indépendance à celle de la construction du pays jusqu'à la montée de l'islamisme. Les héros du roman vivent leur propre histoire culturelle entre espaces et temps multiples. Le « passé » est toujours là, le « présent » est en cours, le « futur » inquiète. De même, dans l'espace, les ailleurs d'hier et de demain sont là, ensemble, aussi. C'est en ce sens, qu'avec Scarpa, Maïssa Bey situe ses deux héros en « personnages liminaires ». Cela correspond à la situation médiatrice des rites d'institution dans la présentation classique de Van Gennep.

Dès lors, *Bleu Blanc Vert* se révèle être aussi le roman d'une écriture de l'ambivalence des situations et des vies, écriture qu'invente Maïssa Bey pour nous faire entrer dans l'indispensable correspondance sympathique entre le lecteur et les personnages. L'histoire, sous ses deux formes - vécue, éprouvée, puis transcrite, devenue discipline - ne peut pas faire cela. Elle est gorgée d'événements vifs, précipités voire brutaux ; et ensuite dans l'écriture de données, de faits rapportés : fixes, situés, datés, péremptores ! Ali et Lilas sont envahis par ces événements qui les traversent et finissent même par être séparés les uns des autres par des fossés voire des abîmes.

Les deux héros sont obligés d'évoluer en poursuivant leur difficile tissage identitaire, multiple et contradictoire. L'interaction « individus, groupes, sociétés » se joue et se rejoue de façon incessante dans une suite de dynamiques vives et même violentes. Cela s'exprime à travers des incertitudes harcelantes. Le roman déploie et approfondit le sentiment des personnages d'être sur un seuil, entre deux mondes, deux périodes, deux sexes, deux cultures géohistoriques toujours emmêlées.

Toutefois, la situation n'est pas équilibrée. Elle est tout asymétrique, en raison d'une pression ambiante, manifeste et répétée, qui vous pousse à devenir autre que vous êtes, à partir de normes collectives exclusives mises en avant. Elles veulent

se substituer à des normes antérieures différentes voire incompatibles. Le destin offre des attentes mais il les déjoue, les déçoit, les brise. Il en propose d'autres. Il y a cependant un lieu unique où toute cette ambivalence incertaine, tremblante, interrogative, imaginative est redonnée, reconnue et reste encore librement en jeu. C'est le roman lui-même. Ce libre jeu, il l'inaugure, l'instaure à travers son intrigue, son contexte, son texte et son style. Bref, toute cette unique culture spécifique, le roman l'offre à son lecteur, qu'il puisse poursuivre son dialogue, fut-il imaginaire, avec l'histoire et tous ses acteurs. C'est ainsi qu'il est en même temps « œuvre d'art » et profondément éthique, sauvegardant les ambivalences pour leur donner une nouvelle chance d'invention meilleure. Accéder à la possibilité d'ouvertures imaginaires nouvelles demeure parfois, pour l'acteur lecteur, le seul moyen de reconforter en lui l'inventeur de son existence, si souvent découragé.

\*\*\*

Lamia Mecheri nous propose « *Une Méditerranée toujours d'hier et d'aujourd'hui*. Amin Maalouf, *Salim Bachi* ». Les romans peuvent aussi, mieux que l'histoire, nous restituer les vécus humains heureux ou tragiques des événements et relier temps et espaces. La reliance créative de l'auteur est une offre au lecteur lui permettant de constituer lui-même une conscience analogue. Dans quel but ? Celui de le faire participer à cette remémoration créatrice. Grâce à elle, l'histoire cesse d'être perdue dans un passé dépassé ; elle est retrouvée pour un présent et un avenir moins inhumains.

Dans le titre choisi par Lamia Mecheri, l'adverbe « toujours » est décisif. Amin Maalouf dans *Léon l'Africain*, Salim Bachi dans *Amours et Aventures de Sindbad le Marin*, nous plongent dans l'illusion et la désillusion d'un mythe méditerranéen de l'entre-deux. Celui de la géographie qui privilégie la Méditerranée comme ouverture multiple entre son Sud et son Nord, son Orient et son Occident. L'entre-deux des formes historiques de société quand les empires se perdent et se retrouvent toujours avec l'énergie des tribus. Ou encore l'entre-deux gréco-romain puis celui des trois monothéismes. Lamia Mecheri par son « toujours » indique fortement le projet des deux grands romanciers. Faire que le lecteur puisse s'identifier au parcours méditerranéen d'hier de *Léon l'Africain* ; comme à celui d'aujourd'hui, de *Sindbad le Marin*.

Le lecteur est immergé dans les miracles et les tragédies. La Méditerranée bouge tout le temps et, en même temps, elle patiente. Attend-elle qu'à la longue nous en venions, romanciers et lecteurs, à reprendre enfin tout ce « passé présent » ? Peut-être pour une telle rétrospective créatrice qu'elle pourrait conduire à une prospective humaine qui ne serait plus un mirage !

\*\*\*

Notre troisième rubrique « **L'Histoire antagoniste** » se donne un titre qui pourrait paraître communément inquiétant. Mais les articles qu'elle comporte regardent les choses autrement. Les romanciers, précédemment étudiés, entendaient sauvegarder les interactions « passé, présent ». Amin Maalouf les retrouve dans chacune des villes du pourtour méditerranéen.

Etudiant la composition complexe des unes et des autres, Olivier Mongin (2007) crée le néologisme de « ville palimpseste ». Sous la ville manifeste, combien de villes cachées d'hier et d'autrefois ? Passant de la diachronie à la synchronie, Dejolivet (2013), urbaniste, recense les « logiques urbaines duales », régulièrement mises en évidence par nombre de ses collègues. *Roncayolo dit « reproduction, anticipation » ; Devillers, « permanence, substitution » ; Masbounji, « sédimentation, modernité » ; Younès, « résistance de l'habiter, acte de projeter et de construire ».* *Les orientations de ces logiques doivent être comprises comme opposées et composables. Telle est la ville historique.*

*Telle est aussi l'histoire tout entière miraculeuse et monstrueuse. Malheureusement, nous ne voyons les antagonismes que comme l'origine des massacres. Nous ne voyons pas ceux qui sont à l'origine des miracles. La violence de l'histoire nous aveugle. Elle nous cache la complexité féconde des antagonismes présents dans les fonctions et les structures qui vont de la nature elle-même aux humains.*

\*\*\*

Hervé Ott évoque René Girard, penseur de la violence et du sacré, en ce deuxième anniversaire de sa mort survenue, aux Etats-Unis, à quelques jours des tragédies terroristes parisiennes de novembre 2015. Hervé Ott est formateur en transformation constructive des conflits par l'approche systémique. Pour lui, René Girard est un auteur décisif. Il l'a même rencontré trois fois entre 1979 et 1998.

Sa première rencontre avec Girard portait sur deux thèmes. D'abord, sur la question des « alternatives non violentes ». Et là, tout en manifestant son intérêt, Girard doutait de la possibilité d'arriver ainsi à des résultats durables. Même dans les cas célèbres de Gandhi et de Martin Luther King, il estimait relatif le « réalisme de l'action non violente ».

Second thème, celui de la distinction précieuse entre « conflits d'objets » et conflits d'identités. Les degrés de la violence ne sont pas les mêmes. Elle peut rester modérée si les objets ne sont pas si rares ou si d'autres objets peuvent s'y substituer. Toutefois, la question n'est pas si simple car ce qui est abondant est moins désiré. Et l'objet substitué doit avoir fait la preuve qu'il est tout

autant voire plus désirable. Le désir mimétique passe facilement des objets aux personnes. Hervé Ott comprend bien avec Girard que l'incompréhension réciproque des blessures identitaires mutuellement infligées rend ces conflits autrement décisifs et dangereux. Il pense toutefois qu'il est possible de freiner sur la pente qui conduit de simples adversaires à devenir de violents ennemis. Il y faut un travail difficile de « décontamination mimétique » émotionnelle découvrant et comprenant la blessure identitaire ressentie.

Peu après, Hervé Ott communique à René Girard une étude dans laquelle il analysait l'épisode célèbre de la femme adultère. Il montrait la profonde, judicieuse et délicate « décontamination émotive » que Jésus mettait en œuvre. Jésus y parvenait en s'adressant subtilement à ceux qui se réclamaient d'une lapidation rituelle appliquée à la femme adultère. Girard répondit de façon élogieuse.

Une seconde rencontre eut lieu. Au cours de celle-ci, Hervé Ott prend la liberté d'interroger Girard sur certains de ses propos acerbes concernant d'autres chercheurs. Girard se montra surpris sans que le débat puisse s'approfondir.

La troisième rencontre, en 1998, fut encore plus problématique. Hervé Ott rappelle les évolutions survenues dans les conceptions de René Girard. On les découvre brièvement exposées. D'abord, son ralliement à l'ambivalence du sacrifice : de l'institution du bouc-émissaire jusqu'à l'auto sacrifice volontaire. Ensuite, plus problématique encore, il semble y avoir eu adhésion finale de Girard au dogme catholique voire à l'infaillibilité papale, bien que ses convictions semblent restées suspendues à quelques « si ».

\*\*\*

**Jacques Cortès** intitule son article « L'éternelle problématique de l'antagonisme. A partir de l'œuvre de J. Demorgon ». Ce que Jacques Cortès apprécie dans cette œuvre, singulièrement dans « *L'homme antagoniste* », c'est le souci de comprendre l'ambiguïté profonde de l'être humain et l'ambivalence de ses conduites et de toute son histoire. Mais surtout, il s'intéresse à une perspective de réflexion et d'action qui devrait s'avérer profondément novatrice, y compris à travers la notion peu connue, mal comprise de « néoténie », terme scientifique datant des années 80... du 19<sup>e</sup> siècle.

La vérité de tout antagonisme est double et démultipliée. J. Cortès le souligne : « l'antagonisme est constamment à l'œuvre dans la totalité de l'organisation du monde et même de l'univers où des myriades d'instances sont en opposition permanente, donc en risque constant de « choc ».

Au plan de l'histoire actuelle, il retrouve cela dans les travaux célèbres d'Huntington, maître universitaire de Fukuyama. Dans l'histoire, les humains s'opposent à travers leurs « actions, passions » et les stratégies qui en découlent vont jusqu'aux massacres de masse les plus monstrueux où militaires et civils sont confondus.

En même temps, du côté de la culture, l'humain se montre créatif - ô combien ! - quand il comprend et s'approprie les tours et détours de la nature. Mais, dans ce cas, l'antagonisme se fait positif, imaginatif, inventif en conjuguant les opposés. C'est vrai dans les arts, jeux, sports, techniques, droits, lettres, mathématiques, sciences, medias... L'antagonisme régulé, articulé est la source d'adaptations inventives exceptionnelles. Mais alors quel est l'avenir de cette « éternelle problématique de l'antagonisme » qui joue sur les deux tableaux ?

A ce sujet, Jacques Cortès explore l'oscillation entre le pessimisme et l'optimisme. Encore un antagonisme ! Le pessimisme a le mérite de nous prémunir contre l'idéalisation naïve. L'optimisme a le mérite de nous donner le courage d'agir. Pour J. Cortès tout vaut mieux que les fausses solutions présentées par les illusionnistes de l'action et de la pensée. Au sein de leur avenir mensonger, on est comme dans ces magasins vides, hier en Urss, aujourd'hui au Venezuela. Il a raison. Et même quand, pour certains humains, les magasins ne sont pleins que pour les yeux.

De toute façon, l'ambivalence humaine demeure. Les humains n'en ont jamais fini entre la culture et l'inculture, l'humain et l'inhumain. Depuis 3/4 de siècle, l'interculturel s'est mis en vitrine mais il n'échappe pas aux critiques de J. Cortès. Il est heureux de les trouver aussi chez Demorgon qui a publié une *Critique de l'interculturel*.

Il faut au moins restituer à l'interculturel ses antidotes, ses antagonismes occultés. Il est « inter » : les hommes sont ensemble à divers degrés. Il est « multi » : les hommes diffèrent et ont besoin de se séparer. Il est « trans » car, proches ou lointains, les humains échangent et s'entre-transforment.

Ainsi, l'avenir n'est plus vide. Il est déjà gros du travail de tous les humains, riche d'« identité-altérité-intérité ». On est dans des chantiers, des ateliers, des usines, des laboratoires. Certes, l'antagonisme ne va jamais perdre sa pente destructrice : elle a aussi son rôle qui doit trouver sa place et non prendre toute la place.

Un véritable travail « antagoniste ensembliste » devient possible. Il n'est ni sans mains ni sans outils. Alors n'apprivoisons pas que les chats !

\*\*\*

Jacques Demorgon choisit pour son article un titre explicite mais dont le sens peut échapper : « *Histoire des sciences, histoire science, histoire entière* ». L'histoire n'est-elle pas une science depuis longtemps ? Il faut découvrir que c'est vrai pour les méthodes d'établissement des faits mais ça ne l'est qu'à-demi pour le traitement des contenus. Comment cela ? L'histoire à laquelle nous sommes

habitués est une narration d'événements qui concerne des identités individuelles, groupales, sociétales, continentales. Certes, l'histoire locale ponctuelle va souvent au-delà de la narration. Elle cherche à comprendre et à expliquer les évolutions, leurs causes et leurs horizons. Pour y parvenir, elle se réfère aux sciences humaines : psychologie, sociologie, économie, etc.

Dès lors, elle met en évidence certaines fonctions à l'œuvre dans l'histoire. L'une des plus fréquentes est la fonction d'unification des groupes humains. Les quatre grandes activités - religion, politique, économie, information - pensent, chacune, mettre en œuvre (mieux que les autres) l'unification des ensembles humains. En fait, elles n'y parviennent qu'en partie, tantôt opposées, tantôt associées.

C'est justement ce que montre David Cosandey à propos d'une histoire des sciences planétaire et plurimillénaire. Une histoire antagoniste en deux sens.

Les moments antagonistes et complémentaires producteurs de découvertes scientifiques et d'inventions techniques surgissent par l'effet d'un miracle d'équilibre entre des rivalités étatiques qui se prolongent entre les mêmes sociétés. Dans la mesure où toutes relèvent de forces économiques et politiques pas trop inégales. Aucun État ne peut écraser les autres ni être écrasé par un autre.

Dans chacun d'eux, il y a des penseurs, chercheurs, inventeurs disposant du temps et des moyens indispensables. Les progrès de l'information technoscientifique sont au rendez-vous. Le miracle dure parfois entre un et trois siècles voire plus.

Mais, tôt ou tard, les antagonismes redeviennent négatifs. Un État l'emporte militairement sur tous. Les ressorts de la rivalité n'existent plus. L'autoritarisme est partout de rigueur.

Cette histoire des sciences apporte une contribution décisive à la fondation de l'histoire en « devenir science », c'est-à-dire une histoire capable de relier récit identitaire, évènementiel et fonctionnalités humaines générales (Demorgon & Klein, 2018). On comprend alors le sous-titre de l'article : « Figures de l'humain et Carré culturel ». Ces figures, inventées et mises en œuvre au cours de toute l'histoire, sont l'expression de grandes fonctions humaines (dés) adaptatives. Ainsi, les grandes activités - religion, politique, économie, information (2e figure) -, peuvent et même doivent se comprendre comme des matrices rivales qui ne cessent d'« unir-diviser-réunir » les humains.

Le « Carré culturel », Jacques Cortès l'initie d'emblée à travers la poétique théâtrale de la tragédie racinienne. Il le poursuit à travers histoire, science, transpolitique, interactives. Le « Carré culturel » s'imposera aux lecteurs des articles de ce numéro. Les uns relèvent des sciences humaines. Les autres, des grands romans. Mais partout une référence constante à l'histoire individuelle et collective. Pas une histoire livresque, une histoire vécue mais en devenir « science, conscience ». Un

art du vivre impliqué, destinal, un « art de la pensée » (Boucheron, 2016). C'est alors : la culture !

Elle ne s'engendre qu'à partir d'hommes toujours en « devenirs semblables, différents ». Différenciation seule et c'est la ségrégation qui exclut. Assimilation seule, c'est le totalitarisme d'une fausse totalité. Ainsi, toujours, l'inhumain reste omniprésent !

Dans le carré culturel, les quatre pôles - poétique, sciences humaines, sciences dures, histoire (à la fois action et connaissance liées) - sont constamment interactifs. A travers poétique, science, histoire vives et entières, une culture vive et entière : de nouvelles « humanités » !

\*\*\*

### Bibliographie

- Boucheron, P. 2016. *Ce que peut l'histoire*. Paris : Fayard.
- Dejolviet, D. 2013. *Logiques duales d'une ville stratifiée*. Montréal : Inrs.
- Demorgon, J. Klein, É. 2018. *La science est-elle née en Occident ? Le monde appartient à ceux qui se lèvent occidentaux. Une étude de l'œuvre de David Cosandey*. Alger : Éditions El Borhane.
- Glissant, E. 2007, 1990. *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.
- Gracq, J. 1958. *Un balcon en forêt*. Paris : José Corti.
- Mongin, O. 2007. *La condition urbaine, la ville à l'heure de la mondialisation*. Paris : Seuil.
- Morin, E. 2017. *Le temps est venu de changer de civilisation*. Paris : Éditions de l'Aube.